

Avertissement

Ce document est la propriété de :

Société de généalogie de Lévis

**Il ne peut être vendu, copié, donné
ou cédé par quelque moyen que ce soit.**

**Si vous n'acceptez pas ces conditions,
veuillez supprimer ce fichier.**

**Ce document est pour votre usage personnel
seulement.**

Bonne lecture

© Société de généalogie de Lévis - 2003.10.13

Le Lévis généalogique

Bulletin de la Société de généalogie de Lévis

Volume 3, no. 1

Automne 2003



**Le
Lévis
généalogique**

Bulletin publié par la
Société de généalogie
de Lévis

11, rue de Bienville
Lévis (Québec) G6V 2L3

Les personnes suivantes
ont collaboré à la
production de ce numéro

Élizabeth Carrier
Pauline Dumont
Danielle Gagnon
Marc-Guy Létourneau
Jacques Plante
Jean-Marie Plante

Prochain bulletin

Le prochain bulletin
sera publié
à l'hiver 2004

Date de tombée

Vos articles doivent
parvenir à la Société
avant le 11 février 2004
sur disquette P.C. ou par
courriel si possible

Conseil d'administration 2003-2004

Jacques Plante	président
Claude Langevin	vice-président
Dora Charbonneau Murphy	trésorière
Pauline Dumont	secrétaire
Lawrence Bernard	directeur

Note

Les textes publiés dans
Le Lévis généalogique
n'engagent que la responsabilité de leur auteur

Sommaire

Présentation du bulletin	2
Le mot du président	3
Mémoires intimes de Louis Fréchette	4
Au conseil d'administration	7
Le logiciel Brother's Keeper version 6	7
Nos grands-mères, ces oubliées	8
Un petit ratoureur	10
BK6 : truc de dépannage	11
Ouverture d'un nouvel hôpital de Lévis le 15 août 1929	12
Les réunions mensuelles	14
Le dictionnaire généalogique du Québec ancien	14
BMS 2000 et la recherche	15
Centre informatisé de recherche	15
Code de déontologie concernant la recherche sur ordinateur au Centre informatisé de recherche	16

**La Société de généalogie de Lévis est membre de la
Fédération des sociétés de généalogie du Québec**

Site internet : www.genealogie.org/club/sglevis

Courriel : sg.levis@sympatico.ca

LE MOT DU PRÉSIDENT

Le dicton affirme que le temps passe vite, mais arrêtons-nous pour constater tout ce qui a été réalisé en un court laps de temps, et ce qui s'en vient.

Tout juste deux ans se sont écoulés depuis la fondation de la Société de généalogie de Lévis par un groupe de mordus de généalogie et déjà nous avons un centre informatisé de recherche qui accommode bien les amateurs et les visiteurs occasionnels. Les ordinateurs et leurs banques de données remplissent admirablement la tâche qui leur est demandée, et la mini-bibliothèque offre des volumes et des périodiques intéressants à feuilleter.

Le centre informatisé exige, déjà, une collaboration particulière de la part des chercheurs. La banque de données BMS 2000 est certes la plus consultée et vu qu'elle n'est accessible que sur deux ordinateurs pour le moment, nous demandons aux chercheurs de limiter leur temps d'utilisation à une heure, si quelqu'un attend son tour. Plus loin dans ce bulletin, le code de déontologie du chercheur, élaboré par Claude Langevin, vous renseigne sur la façon de procéder pour obtenir un rendement optimal des ordinateurs et de leur contenu et de la collaboration qui doit exister entre les chercheurs concernant le temps passé au clavier. La personne en charge du local lors de votre présence peut vous aider autant pour l'utilisation de l'ordinateur que pour débiter la recherche sur une banque de données spécifique.

La Société a été accueillie comme partenaire dans le Groupe BMS 2000 à l'automne 2002 à la condition que nous apportions notre contribution à l'enrichissement de cette banque. Ce qui fut fait. Pour demeurer partenaire et obtenir la prochaine mise à jour, nous devions continuer cette collaboration, ce qui est fait. Donc, en janvier 2004, nous recevrons la banque à jour. Et comme il faut penser au futur, nous avons demandé au Groupe BMS 2000 de nous faire parvenir un nouveau répertoire de mariages à saisir. 2005, ce n'est pas si loin !

Entre-temps, plusieurs projets sont en marche, ou sur le point de démarrer. Nous avons eu l'autorisation de colliger les informations généalogiques sur les baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Christ-Roi. Un beau projet pour une paroisse de notre région. La paroisse Saint-Joseph-de-Lauzon avait tenu 12 personnes occupées au printemps 2003. Il s'agissait d'ajouter les 800 sépultures des 10 dernières années aux 18 000 fiches que nous avons reçues d'un généreux donateur. Prochainement, nous nous rendrons de nouveau au presbytère de Lauzon pour y récolter les informations sur les décès de 1900 à 1992. Cette tâche sera facilitée par un document en ordre chronologique des sépultures auquel il faudra ajouter la date de décès.

Nous comptons sur votre participation pour réaliser tous ces projets, comme vous l'avez fait depuis nos débuts. Votre collaboration est aussi demandée pour que notre centre informatisé de recherche soit un endroit agréable à fréquenter.

Jacques Plante, président

MÉMOIRES INTIMES DE LOUIS FRÉCHETTE

Par : **Pauline Dumont**

Dans ce livre, Louis Fréchette qui demeurait à Lévis, raconte certains faits survenus dans la ville et la réaction des gens face au progrès. Ils ont vu apparaître l'électricité, les bateaux à vapeur, la photographie, etc. Pour certains, c'était presque de la sorcellerie.

Aujourd'hui on ne reste surpris de rien tant il y a d'évènements et d'inventions de toutes sortes. Les gens de cette époque étaient d'une naïveté touchante.

« Un jour, « Le Canadien », qui fut longtemps le seul journal français du pays, parla d'une nouvelle espèce de chandelles qu'on n'avait pas besoin de moucher ! C'était de la bougie de stéarine tout simplement, et qu'on appelait chandelle de « blanc de baleine ». Je me souviens qu'on vint en voir brûler chez-nous par curiosité. Mais ce qui causa beaucoup plus d'émoi encore, ce fut le bruit qui se répandait un jour qu'on était arrivé à s'éclairer, à Québec, tout simplement en tournant une clef, et en appliquant une allumette sur un tube de fer où il n'y avait ni suif, ni blanc de baleine ni même une mèche ! On n'y crut pas d'abord : c'était évidemment des racontars de farceurs.

Mais il n'y avait pas à dire, la chose était de notoriété publique; il n'y avait qu'à aller à Québec pour s'en assurer; cela s'appelait du gaz. Alors, comme la chose arrive encore quelquefois de notre temps, les uns crièrent au miracle, les autres à la sorcellerie.

C'est en remontant ainsi vers les années passées qu'on s'aperçoit du chemin parcouru. Quels pas de géants n'ont-ils pas été faits dans le pays et même dans le monde depuis 1840 ! C'est à n'en pas croire sa propre expérience.

En quelle année, je ne saurais dire, mais je n'étais encore qu'un bébé, lorsqu'un jour mon père revint de Buffalo avec son portrait daguerréotypé ! Quelle surprise ! Quelle chose extraordinaire ! Ce portrait avait été dessiné en quelques instants à peine, à l'aide d'une boîte carrée munie d'un petit miroir qu'on avait braqué sur lui. Il était encadré dans un joli étui, et n'avait coûté que cinq piastres. Ce fut chez-nous une véritable procession de curieux. Encore un miracle ! Encore de la sorcellerie !

Un progrès bien intéressant aussi, mais surtout d'une bien grande utilité pratique, s'était effectué pour nous, vers cette même année de 1840; je veux parler de nos moyens de communication avec Québec. En hiver, on sait que le trajet d'une rive à l'autre se faisait en canots construits « ad hoc »; et jusqu'à l'époque de ma naissance ou à peu près, on n'avait eu, en été, pour toute ressource sous ce rapport que la pirogue, qu'on appelait canot d'été, et la chaloupe, soit à la voile soit à la rame. Les bateaux à vapeur circulaient depuis plusieurs années déjà entre Québec et Montréal. Nous les regardions passer avec admiration, tous les soirs à quatre heures, le long de la rive nord, souvent forçant de vapeur pour rivaliser en vitesse. Il y avait le vieux « Charlevoix », l'« Alliance » avec ses quatre cheminées et ses deux balanciers, le « Lord Sydenham », l'ancien « Québec », le premier « Montréal », et enfin le plus beau et le plus rapide de tous, le « John Munn ». Mais c'était là quelque chose de bien trop considérable et dispendieux pour être abordable à l'ambition de petites localités comme l'étaient la Pointe-Lévis et les paroisses environnantes, dans ces temps reculés. Deux hommes entreprenants que j'ai connus, inventèrent le « horse-boat ». C'était un grand progrès, et l'acheminement vers un progrès plus grand encore pleinement réalisé depuis.

MÉMOIRES INTIMES DE LOUIS FRÉCHETTE – suite

Qu'était-ce que le « horse-boat »? Imaginez la coque d'un bateau, dans les proportions d'un remorqueur, flanquée de deux ailes en saillie avec tambours à roues, et pontée à plat-bord, pour la commodité des passagers. Au centre, une espèce de guindeau ou cabestan vertical auquel étaient fixés les leviers d'un tourniquet mû par quatre chevaux, communiquait, par un mécanisme intérieur, un mouvement de rotation aux roues à palettes qui faisaient mouvoir le vaisseau. À l'arrière de celui-ci s'adaptait un pont volant soumis à l'action d'un treuil, qu'on appelait la « pelle », et qu'on laissait tomber sur le rivage en atterrissant, car, à Québec, comme à Lévis, les quais étaient rares et ne servaient qu'aux bateaux à vapeur et aux vaisseaux de haut-bord. Combien en reste-t-il à Lévis, de ceux qui ont fait la traversée du fleuve en « horse-boat » ! Hélas, « rari nantes ni gurgite vasto ». C'est ça qui vous fait vieillir !...

Les deux premiers hommes qui imaginèrent ce mode de navigation ont plus tard fait fortune dans l'industrie des bateaux à vapeur. Ils se nommaient Julien Chabot et Jean-Baptiste Beaulieu. Ce dernier habitait au pied de la « côte à Bégin », à peu près à l'endroit où le criminel légendaire qu'on appelait le docteur Linguenne ou l'Indienne (probablement une corruption de Lanigan) avait commis les abominations qui le forcèrent d'aller se faire pendre ailleurs.

Ce docteur avait des mœurs à lui, et surtout une manière originale de pratiquer la médecine. Il tenait une petite auberge où les voyageurs logeaient rarement deux fois, pour la bonne raison qu'ils y étaient assassinés dans la nuit, et que leur cadavre dépouillé allait pourrir dans la cave. Vers 1864, si je ne me trompe, le fils aîné de ce monsieur Beaulieu s'étant fait construire une maison contiguë à celle de son père, ceux qui en creusèrent les fondations exhumèrent au moins une douzaine de squelettes, sans doute ceux des malheureuses victimes du lâche meurtrier.

Dans son livre « Le Chercheur de Trésors », Philippe Aubert de Gaspé raconte le dernier exploit du fameux assassin, qui, réfugié à l'Islet, fut exécuté pour le meurtre d'un jeune colporteur que sa mauvaise étoile avait conduit dans le repaire du monstre. Mais revenons à mon village et à mes premières années.

Les premières chansons avec la complainte de Baptiste Lachance, eurent le don d'éveiller mes premières rêveries ou de provoquer mes enthousiasmes d'enfant. Les livres étaient rares dans nos parages, et ces chants chers à mes premières émotions n'arrivaient jusqu'à moi qu'en passant de bouche en bouche par la filière des traditions. Un ami éloigné, un passant de hasard, un oncle, une tante, nous apportaient quelquefois une chanson nouvelle, qu'un voyageur quelconque, le plus souvent quelque vieux prêtre français, avait laissé tomber dans une oreille avide et charmée.

Un hiver, nous eûmes une grande joie : une cousine de mon père, une charmante jeune fille de Saint-Pascal, pensionnaire chez les Ursulines de Québec, était venue passer les vacances du jour de l'An dans ma famille et nous avait apporté un recueil de romances chansonnier. La jeune fille chantait joliment; elle nous tint trois ou quatre jours dans la jubilation.

MÉMOIRES INTIMES DE LOUIS FRÉCHETTE - suite

Je ne connaissais Québec que de loin. Je me perdais parfois en contemplation devant sa pittoresque silhouette, son rocher escarpé, sa massive citadelle, ses remparts, ses bastions, ses tours, ses clochers, ses campaniles. Mais ce qui me charmait surtout, c'était le dôme de l'ancien Parlement, ce dôme admirablement proportionné, et se dressant crânement au front de la ville guerrière comme une gracieuse cocarde au casque d'un chevalier. Ce dôme est disparu. Il s'est abîmé un jour d'hiver parmi les décombres du palais législatif incendié en 1853, on ne sut jamais par quel hasard; et ce jour-là Québec perdit, probablement pour toujours, un de ses traits les plus charmants, une des beautés les plus artistiques qui aient jamais caractérisé son incomparable aspect.

Le château Frontenac est merveilleux; mais ce dôme,... L'édifice était d'architecture néo-grecque, à trois pavillons Louis XIII, avec fronton, colonnade et tympan sculpté, surmonté du dôme en question, dont le galbe rappelait vaguement celui du Panthéon ou des Invalides, toutes proportions gardées, bien entendu. Il s'élevait sur cette pointe de roc, changée aujourd'hui en terrasse, qui s'avance entre la côte de la Montagne, le jardin de l'évêché et la Grande-Batterie, en dominant la rue Saut-au-matelot. Ce dôme, c'était le Parlement, c'était la Chambre, où s'étaient passés et se passaient encore tant d'événements dont l'écho bourdonnait à mes oreilles depuis que celles-ci s'étaient ouvertes aux bruits de la vie extérieure.

Pour voir Papineau il me fallait approcher tout cela, pénétrer dans l'enceinte sacrée... Enfin, le grand jour arriva. Mon père était un homme de parole : je n'eus pas besoin de lui rappeler sa promesse. De son côté, ma mère, toute charmée de ma conversion, m'avait préparé une toilette en rapport avec la circonstance; je ne fus pas mieux attifé le jour de ma première communion.

Nous traversâmes le fleuve en « horse-boat ». On atterrissait alors, du côté de Québec, sur la grève, soit dans l'anse du Cul-de-Sac, soit à l'endroit où s'éleva plus tard le marché Finlay. De là, quelques zig-zags, avec quelques enjambées sur des trottoirs étroits et raboteux, nous conduisirent au pied de la côte de la Montagne. Quand nous franchîmes le seuil du palais législatif, la séance était commencée. En gravissant les escaliers et surtout en pénétrant dans la galerie encombrée par la foule, je me sentais battre le cœur à outrance.

Comme j'étais trop petit pour voir, mon père m'avait élevé dans ses bras; et je pus embrasser le grand homme d'un coup d'œil. Une belle tête blanche en effet, un personnage de haute taille, un port plein de majesté, à l'attitude qu'on trouverait peut-être un peu trop théâtrale de nos jours, mais qui, à l'époque dont il s'agit constituait le suprême de l'élégance et de la distinction. Il se leva pour prendre la parole. Il ne dit que quelques mots, mais ce fut assez pour me causer une grande surprise. Sa voix était vibrante, profonde et sonore. Mais, chose qui confondit toutes mes notions, déconcerta toutes mes prévisions, Papineau parlait anglais ! Était-ce bien lui? Ne rêvais-je pas? J'étais renversé ! Papineau parler anglais me semblait une anomalie telle que je ne pouvais en revenir. Il en fut de même de tous mes camarades quand je leur relatai la chose le lendemain. Bah ! Ce n'était pas à eux, par exemple, qu'on pouvait faire avaler de pareilles couleuvres. Papineau parler anglais, allons donc ! Il fallait aller faire gober cela à d'autres. Voilà ! Bref, je n'ai jamais su, et je ne sais pas encore si la majorité de mes camarades ont jamais été bien convaincus que j'avais vu Papineau.

AU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Après l'assemblée générale du 11 mars 2003, quatre membres composaient l'exécutif du conseil d'administration de la Société. En juin, le c.a. a accueilli Mme Dora Charbonneau-Murphy qui occupe le poste de trésorière. Pauline Dumont a accepté la fonction de secrétaire.

Vous trouverez en page 2, les noms des membres qui font partie du conseil d'administration pour la période 2003-2004.

LE LOGICIEL BROTHER'S KEEPER VERSION 6

Par : **Jacques Plante**

Tous les logiciels de généalogie ont le même but : afficher à l'écran la filiation des personnes saisies et préparer différents rapports pour impression. Il est difficile d'établir des comparaisons entre ces logiciels : tous ont des avantages sur d'autres et des inconvénients aussi.

Il y a plusieurs années, je me suis attaché au logiciel Brother's Keeper en anglais; c'était dans le temps du bon vieux DOS et des disquettes de 5¼ pouces, vous vous souvenez? Plus tard, avec l'arrivée de Windows 3.1, Brother's Keeper a subi une cure de rajeunissement pour s'y intégrer et la version BK 5.2 a été traduite en français par le Club de généalogie de Longueuil. Il y a tout juste quelques années, la version 6 est apparue.

Personnellement, je n'utilise plus que cette version. Elle me donne satisfaction pour sa facilité de saisir les données et d'établir la filiation des individus. Je la trouve conviviale par sa façon de nous présenter, généralement, l'étape suivante. Je prends un exemple : vous ajoutez une fiche individuelle; pour ajouter les parents, vous déroulez le menu Ajouter et vous cliquez Parents. Vous tapez le nom d'une personne et le sexe; l'écran suivant vous demande de compléter le couple. Vous tapez cette information et un autre écran s'ouvre avec le pointeur positionné dans la case date de mariage.

Concernant les photos, un onglet à cliquer vous demande le nom du fichier contenant la photo que vous voulez ajouter à l'individu sélectionné. Pour l'impression, des options permettent d'imprimer des photos dans les rapports Fiche de famille et Ascendance 3 générations, en autant que vous possédez la version enregistrée.

Pour obtenir une copie gratuite du logiciel Brother's Keeper version 6, vous vous rendez à l'adresse Internet suivante : www.bkwin.com et vous suivez les instructions de téléchargement.

Bon succès avec ce logiciel !

NOS GRANDS-MÈRES, CES OUBLIÉES

Par : **Jean-Marie Plante**

Pour tous ceux qui s'intéressent à la généalogie et à l'histoire, le "patronyme" a évidemment une importance primordiale. Ce phénomène confère aux ancêtres masculins un rôle relativement démesuré vis-à-vis ces femmes qui les ont accompagnés tout au long de leur vie. La principale utilité du nom des femmes en généalogie ne semble parfois se situer qu'à choisir lequel parmi les nombreux Joseph Plante aura épousé par exemple une Mathilda Pageau.

Ces femmes, trop souvent oubliées et méconnues, auront pourtant tenu une place prépondérante dans la conduite de la famille. Pensons simplement à l'éducation des enfants, au bien-être familial, aux corvées domestiques, etc. dans un contexte de vie rude, austère et de carence marquée. Tout le monde connaît l'adage: " Derrière (et nous pourrions dire «à côté» et même «devant») chaque grand homme, il y a toujours une femme ".

Trop fréquemment, nous ne retiendrons de notre descendance que le nom des grands-pères. Ainsi, dans mon cas, la lignée se lit: Nicolas – Jean – Pierre – Pierre – Prisque – Joseph-Marie – Augustin – Rémy – Joseph – Jérémie.

En hommage aux grands-mamans qui ont façonné et marqué la progéniture, retenons au moins la séquence de leurs noms: Élisabeth Chauvin – Françoise Boucher – Marguerite Patenaude – Angélique Havard – Marie-Josephte Leclerc – Agathe Gosselin – Marguerite Cantin – Marie Pageau – Mathilda Pageau – Léontine Pépin.

1. **Grand-maman Élisabeth** (1601 – 1646) Elle est la mère de Jean, le premier Plante à s'installer en Amérique vers 1649. Ses parents se nommaient Jean Chauvin et Marie Malrose. Elle a vécu à Laleu (près de La Rochelle) en France. Nicolas son mari était de 14 ans son aîné. Ils ont eu au moins 2 et peut-être 3 fils (Jean, Jacques qui serait décédé vers l'âge de 10 ans et Pierre aussi décédé en bas âge) et probablement aussi une fille Marie. "Isabeau" est décédée à 45 ans, précédant de un an son mari au cimetière.
2. **Françoise Boucher** (1636 – 1711) épousait Jean en 1650. Elle avait alors 14 ans et son conjoint 28, soit le double. Elle aura eu ses 2 premiers enfants sur la première terre de Château-Richer. En raison du péril iroquois qui forçait les regroupements, la famille s'établit dans une seconde demeure (16 par 22 pieds). Dix autres enfants y sont nés. Leur fille Marie-Françoise (rang 2/12), en épousant Nicolas Paquin, deviendra ainsi la mère de tous les Paquin. Un enfant (rang 5/12) décédera à l'âge de 10 ans; un autre (rang 12/12) à la naissance, sans recevoir de nom. Six de ses 8 fils s'installeront sur l'Île d'Orléans, dont Pierre (rang 7/12). Cette grand-maman s'est éteinte à 75 ans, 5 ans après son époux.
3. **Marguerite Patenaude** (1669 – 1738) a marié grand-papa Pierre à 22 ans (il en avait 25). Ils ont vécu à St-Jean, Île d'Orléans, et auront eu 5 fils (dont mon ancêtre Pierre au rang 1/8) et 3 filles. Elle est morte à 68 ans, un an après son mari.

NOS GRANDS-MÈRES, CES OUBLIÉES - suite

4. **Marguerite Patenaude** (1669 – 1738) a marié grand-papa Pierre à 22 ans (il en avait 25). Ils ont vécu à St-Jean, Île d'Orléans, et auront eu 5 fils (dont mon ancêtre Pierre au rang 1/8) et 3 filles. Elle est morte à 68 ans, un an après son mari.
5. Grand-maman **Angélique Havard** (ou Avard) (1693 – 1771) avait marié ce Pierre à l'âge de 24 ans (il en avait 25). Ils ont engendré 7 fils, dont Prisque (rang 3/11), et 4 filles. Elle est décédée à 78 ans, son mari étant mort à 47 ans, soit 31 ans auparavant.
6. **Marie-Josephte Leclerc** (1727 – 1798) épousait Prisque, de 5 ans son aîné, à l'âge de 20 ans. Ils ont eu 9 fils, dont Joseph-Marie (rang 9/14), et 5 filles. Ils ont vécu sur l'Île d'Orléans et sont morts la même année, elle à 71 ans, lui à 76.
7. Grand-mère **Agathe Gosselin** (1774 – 1832) a donné à Joseph-Marie 6 garçons et 6 filles. Mon arrière-arrière-grand-père Augustin se situait au rang 6/12. Elle s'était mariée à 16 ans, son mari ayant 10 ans de plus. Elle s'est éteinte à 58 ans, 15 ans avant son mari.
8. **Marguerite Cantin** (1809 – 1861) est la dernière de mes grands-mamans de l'Île. Mariée à 19 ans (Augustin en avait 28), elle a également eu 6 garçons et 6 filles, mon arrière grand-papa Rémy se situant au rang 9/12. Elle est décédée à 52 ans, 24 ans avant Augustin.
9. **Marie Pageau** (1852 – 1939) était native de Tewkesbury. Rémy l'épousa (elle avait 22 ans et lui 29) et s'installa dans la région. Ils ont donné naissance à 3 fils et 6 filles. Mon grand-père Joseph (rang 2/9) construisit sa demeure tout près de la maison paternelle. Marie est morte à 86 ans, 18 ans après Rémy.
10. **Mathilda Pageau** (1886 – 1974), pour sa part, épousait mon grand-père Joseph à 19 ans. De 10 ans son aîné, il avait déjà 2 enfants d'une première union avec Hermine Bureau morte un an plus tôt. Ils ont vécu sur leur ferme à Tewkesbury, donnant naissance à 12 autres enfants, 8 garçons, 4 filles, dont Jérémie (rang 4/12 ou 6/14). Cinq de ces 14 enfants mourront en bas âge. Elle est décédée à 88 ans, 6 ans après Joseph.
11. **Léontine Pépin** (1923 – 1997), ma mère, convolait avec Jérémie à 17 ans. Il en avait 29, soit 12 de plus. Ils ont vécu à Stoneham avec sa mère Rose-Anna Pépin (j'ai ainsi mieux connu cette grand-maman maternelle, constamment plus près). J'ai eu 3 frères et 4 sœurs, me situant au rang 2/8. Léontine s'est éteinte à 73 ans, après un long veuvage de 14 ans.

En conclusion, ce qui frappe le plus chez ces grands-mères, c'est d'abord le jeune âge à leur mariage et l'écart souvent marqué avec l'âge de leur mari. On peut imaginer facilement que cet écart était d'autant plus significatif en proportion de leur âge: voir ainsi pour Françoise (# 2 = 14/+14 = le double), Agathe (# 6 = 16/+10), Marguerite (# 7 = 19/+9), Marie (# 8 = 22/+7), Mathilda (# 9 = 19/+10) et Léontine (# 10 = 17/+12).

L'acquisition de la maturité était pour elles forcément différente de celle de nos jeunes filles contemporaines. Ces femmes ont connu une vie sobre, rude et austère, avec des familles nombreuses (respectivement 4 – 12 – 8 – 11 – 14 – 12 – 12 – 9 – 14 – 8 enfants), une pauvreté constante, inlassablement à la merci du dénuement, de la fatalité et du destin. Elles méritent amplement toute notre gratitude et notre estime.

UN PETIT RATOUREUX

Par : **Danielle Gagnon**

Je me suis longtemps demandée d'où me venait ce plaisir à gentiment manipuler les gens pour leur faire comprendre ce que j'aimerais et la facilité que j'ai à ajouter quelques fioritures à mes récits. En lisant le premier livre de mon grand-père Irénée Gagnon, j'ai compris bien des choses. Voici l'extrait qui répondit partiellement à ces questions.

" Au début de la radio, je travaillais chez mon cousin qui tenait un magasin d'instruments de musique. J'étais encore jeune et, chez moi, en compagnie de ma sœur, nous aimions beaucoup nous tenir autour du tourne-disques pour écouter nos plus belles chansons. À tour de rôle, il fallait remonter la manivelle du moteur mais cela faisait partie du plaisir.

Au cours de nos causeries, je lui faisais grand état des premiers petits radios à lampes que nous commencions à recevoir au magasin, et ça nous tentait bien tous les deux. Comment en avoir un ! C'était une autre affaire. Maman n'avait pas le temps de s'intéresser à la musique et papa se contentait de pratiquer toujours les mêmes accords sur le piano familial. Il n'était donc pas question de parler d'avoir un radio à la maison.

Un bon jour, notre voisin, un homme assez fortuné, avait décidé de venir au magasin dans l'idée de s'informer des prix des radios. Mon cousin, qui était un excellent vendeur, lui suggéra d'en essayer un modèle à sa résidence, et cela sans obligation de sa part. L'offre fut acceptée illico et l'appareil choisi devait fonctionner au moyen de trois commutateurs dont l'agencement des lignes devait se faire patiemment et avec une grande dextérité.

Pour inaugurer l'objet de sa découverte, même s'il n'en était pas encore le propriétaire, notre voisin avait invité parents et amis. Bien sûr que son meilleur ami, mon père, devait être de la partie. Malheureusement, ce soir-là, la démonstration ne révéla que des sons émanant de la transmission de signaux au moyen des ondes hertziennes. Le magnifique cornet, couleur or, qui servait de haut-parleur, en était tout penaud devant une assistance non moins déçue.

Il y eut reprise le lendemain soir. Un seul poste se fit entendre, de provenance américaine. Enfin, à la suite de cette performance qui s'était avérée tout de même supérieure à celle de la radiophonie de la veille, mon père l'avait trouvée assez convaincante pour faire germer en son esprit l'idée de tenter un essai personnel dans sa propre maison.

Déjà conscient de mon attachement à la musique et du désir qu'il caressait d'intéresser mon père à imiter le geste de son voisin, mon cousin me permit d'apporter chez-moi un de ces petits bijoux du temps avec une paire d'écouteurs.

À l'insu de nos parents, ma sœur et moi avons conçu le projet d'écouter la musique ensemble dans sa chambre alors que la présence des gars était bien défendue dans la chambre des filles.

UN PETIT RATOUREUR - suite

Durant toute la soirée, nous avons pu capter un programme qui nous fascinait et dans l'intention d'obtenir une réception sans avoir toujours les écouteurs sur les oreilles, nous les avons placés dans un plat de cristal, ce qui nous permettait d'être plus attentifs à l'arrivée possible de nos parents.

À vrai dire, nous étions heureux de notre expérience, mais ça faisait trop longtemps que l'enchantement musical envahissait en douceur les murs de la chambrette. Ça ne pouvait pas durer car papa avait fini par nous repérer. Dans un moment de colère, il alla dire à maman : "T'as pas vu ce qui s'passé dans la chambre de ta fille... ton gars est en train d'écouter de la musique avec elle. Ça s'passera pas d'même ! Demain, je vais me rendre chez Lecours et ça va finir ces visites là dans la chambre des filles ! "

De notre chambre nous avons pu suivre la conversation. Inutile de vous dire que je regagnai la mienne en vitesse, laissant ma sœur s'endormir dans l'espérance d'une victoire prochaine.

Papa, qui était un homme fidèle à sa parole, se présenta le lendemain au Foyer Musical où je travaillais. Sachant qu'il voulait se procurer un radio semblable à celui de son voisin, je riais dans ma barbe dans mon bureau attendant au magasin, en prenant bien garde de signaler ma présence. Mon père avait son orgueil et je savais qu'il n'aurait pas voulu transiger autrement qu'en présence de mon cousin.

Le soir, l'inauguration se fit à la maison, au milieu de quelques invités du maître céans. Ma sœur et moi avons gagné notre cause en promettant bien de ne pas récidiver.

BK6 : TRUC DE DÉPANNAGE

Par : **Jacques Plante**

Il existe une foule de trucs pour réparer les erreurs que nous avons faites au moment de la saisir des données. En voici un exemple, avec des noms fictifs.

Vous avez tapé Claude Deschamps et lui avez donné le sexe masculin. Vous avez ajouté une conjointe : Dominique Vallée. À ce couple, vous avez ajouté un enfant, Simon Vallée.

Par la suite, vous avez réalisé que l'homme était Dominique Vallée. Comment réparer cette erreur ? Vous avez essayé de changer le sexe des parents mariés mais sans succès.

En premier, vous **effacer** le lien des parents avec l'enfant. Ensuite, vous divorcez les parents en effaçant le lien entre conjoints. L'onglet **Effacer** est situé dans la barre des menus. À ce moment, vous pouvez changer le sexe d'un individu. Vous changez le sexe de Claude Deschamps pour féminin et celui de Dominique Vallée pour masculin. Par la suite, vous remariez ces deux personnes et leur ajoutez l'enfant Simon Vallée.

Voilà pour le petit truc.

OUVERTURE DU NOUVEL HÔPITAL DE LÉVIS LE 15 AOÛT 1929

Par : **Pauline Dumont**

J'ai lu dernièrement le livre original écrit et publié en 1943 par Sœur Saint-Pierre-aux-Liens, Augustine de l'Hôtel-Dieu de Lévis, qui raconte les fêtes du cinquantenaire de l'Hôtel-Dieu de Lévis et rappelle certains faits depuis la fondation.

J'aimerais partager avec vous quelques passages de ce livre.

- *« Pour faire son œuvre un Hôpital doit recevoir l'aide efficace de bons médecins, des hommes de science qui doivent être en même temps des chrétiens de marque. Le bon Dieu, par le curé Gauvreau, a donné à l'Hôtel-Dieu de Lévis, dès son début, de tels médecins. Deux figures s'imposent à notre souvenir comme à notre reconnaissance : le docteur Ladrière et le docteur Alfred Roy. Le docteur Ladrière : un grand homme, à la démarche imposante, d'une absolue dignité de vie, ayant le culte de la médecine et de l'honneur professionnel, aux manières de gentilhomme, au tempérament froid extérieurement mais doué d'une exquise sensibilité raisonnée qui savait comprendre la souffrance et y compatir, d'une vie réglée non sur ses fatigues ou des délassements légitimes, mais sur les besoins de ses patients, abandonnant tout au moindre appel sans égard aux riches ou aux pauvres, que tous saluaient chapeau bas comme on salue monsieur le curé, aimant sa profession avec la ferveur d'un néophyte, prêt jour et nuit, consulté par ses clients non seulement dans la maladie corporelle, mais aussi dans les blessures morales : tel était le premier médecin nommé par le curé Gauvreau en charge du service médical à l'Hôtel-Dieu de Lévis. »*

« Le docteur Alfred Roy : enthousiaste et ardent, au coup d'œil sûr, ne doutant de rien ni surtout de lui-même, exprimant son opinion et justifiant son diagnostic avec l'assurance d'un vieux praticien. »

« Incontestablement, la science médicale de l'un et l'habileté chirurgicale de l'autre, ajoutées au savoir-faire et au dévouement des religieuses on valu à l'Hôpital naissant une réputation enviable : on peut dire, sans crainte d'errer, que ces deux médecins ont imprimé à la maison son mouvement d'ascension vers les sommets ; que ceux qui leur ont succédé s'inspirent à la même source pour donner autant, et plus s'il est possible. »

- *« Les années passèrent : on se rendit compte vite que pour répondre aux exigences d'une affluence de malades toujours accrue, et aussi, peut-être surtout, pour pouvoir suivre les progrès de la science et de l'hygiène, car le progrès n'est pas seulement pour les protestants, la communauté décida et entreprit la construction de l'Hôpital actuel, sur ce coteau qui domine la falaise de la rive, complètement isolé, situé au centre d'un vaste terrain. »*

« Le 15 août 1929, toute la communauté fit ses adieux à celle qui devenait « la vieille maison ». Toute la population de la ville était assemblée en face de ce vieil hôpital qu'elle aimait tant. Et les sœurs, les unes après les autres, lentement, sans paroles, les yeux mouillés de larmes, le quittaient comme à regret, pour monter dans des voitures mises à leur disposition par les médecins et les citoyens ; et la longue procession s'organisa dans un religieux silence ; tout était calme dans la nature, un soleil d'automne répandait sa lumière douce et tamisée par l'abondant feuillage des grands érables et des ormes centenaires que ne tourmentait aucune brise. Personne ne songeait à parler, ni les sœurs qui regardaient « la vieille maison », ni l'assistance qui comprenait et partageait leur chagrin. »

« Les maisons sont comme les humains, elles passent, elles vieillissent, elles s'usent en faisant le bien à leur façon ; elles aussi doivent porter le poids des années et se résigner à céder leur place. »

OUVERTURE DU NOUVEL HÔPITAL DE LÉVIS LE 15 AOÛT 1929 - suite

« Les maisons sont comme les humains, elles passent, elles vieillissent, elles s'usent en faisant le bien à leur façon ; elles aussi doivent porter le poids des années et se résigner à céder leur place. »

« Et « la vieille maison », ce jour-là, semblait, elle aussi, toute triste de se voir abandonner ; elle aussi semblait souffrir, c'est que les souffrances, les chagrins, l'âge avaient mis en elle le charme émouvant, le calme et l'étrange beauté que l'on admire chez les personnes dont la vie a été une continuelle immolation ; quelque chose d'humain respirait dans ses murs, ses yeux semblaient beaux comme les yeux qui pleuraient en la regardant au moment du dernier adieu. Et les bonnes sœurs qui s'en allaient l'âme angoissée et triste, semblaient comprendre le chagrin de « la vieille maison ». C'est que la maison est faite non seulement des lignes et des formes immobiles qui remplissent les yeux, mais aussi des coutumes établies, des actes que l'on y a posés, du dévouement qu'on lui a donné, des malades qui y ont souffert, des morts qui lui doivent les consolations des dernières heures ; ces souffrances et ces larmes ont imprégné ses murs. »

« Mais « la vieille maison », plus heureuse que les humains, ne fut pas oubliée ; on en parlait souvent. On l'aima davantage quand on sut qu'elle vivrait longtemps encore, que, si elle n'entendait plus les plaintes des malades, elle abriterait toute une jeunesse formée à l'École Apostolique Notre-Dame, dirigée par Monseigneur Georges Miville »

- *« Pour vous permettre de mieux apprécier l'œuvre hospitalière de Lévis, je crois devoir ajouter que depuis sa fondation, près de 55,000 malades ont été admis à l'Hôtel-Dieu ; de ce nombre, 51,234 ont donc été renvoyés guéris, mieux encore, de 1892 à 1930, 40% seulement des malades ont payé les frais d'hospitalisation, 60% ont donc été admis et soignés gratuitement ; de 1930 à 1942, sur 31,203 malades, 7,754 ont payé en entier leurs frais, 7,729 les ont payé en partie, et 15,291 n'ont rien payé. »*
- *« N'oubliez pas aussi de vous souvenir, en ce jour, de tous ceux et celles, en grand nombre, qui ont été les Bienfaiteurs de votre Maison. »*

Ma famille a été bénéficiaire de la charité des sœurs de l'Hôtel-Dieu. C'était en 1950. Nous étions trois enfants à souffrir des amygdales et il fallait nous opérer. Mes parents n'avaient pas l'argent nécessaire pour ces trois opérations. Le curé Hébert de Bienville écrivit à la Sœur Supérieure pour lui demander de nous soigner gratuitement et nous fûmes acceptés. Maman avait conservé la lettre du curé et la réponse des Augustines. J'ai moi-même conservé ces lettres dans mes archives. C'est un cas parmi d'autres où les neuf enfants de la famille ont pu être soignés gratuitement.

Quand on compare l'administration actuelle des hôpitaux à celle tenue par les religieuses, on remarque que le mot **DÉFICIT** était inconnu de ces femmes. J'ai connu un employé du temps des religieuses qui m'a raconté que les Sœurs n'enduraient aucun gaspillage. Elles étaient des administratrices hors pair qui pourraient en montrer à plus d'un dirigeant actuel.

Ces femmes, d'un dévouement extraordinaire, méritent notre respect et notre gratitude.

LES RÉUNIONS MENSUELLES

Voici les dates à placer dans votre agenda pour les réunions du **2^e mardi** du mois :

AUTOMNE 2003	HIVER 2004	PRINTEMPS 2004
14 octobre	13 janvier	13 avril
11 novembre	10 février	11 mai
9 décembre	9 mars	8 juin

Ces réunions se tiendront au **11, rue de Bienville, Lévis**, dans la salle au-dessus du siège social de la Société, de 19 h à 21 h.

Pour rendre ces réunions aussi intéressantes que possible, nous avons besoin de votre collaboration. Nous aimerions que vous nous parliez de vos expériences vécues, de vos trouvailles ou de la façon dont vous avez contourné les difficultés qui ralentissaient vos recherches.

Nous voulons aussi maintenir le cadre que nous avons adopté. Des modules tels que : " J'écris ma généalogie ", " Marché aux puces ", " Mes recherches " et " Mes lectures " sont bienvenus.

Vous avez certainement des faits à raconter. Il nous fera plaisir de vous entendre !

LE DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE DU QUÉBEC ANCIEN

Par : **Jacques Plante**

Le Dictionnaire généalogique du Québec ancien couvre la période des origines à 1765. Il affiche le dossier familial d'un couple et comprend les noms des parents de chacun des époux et les enfants de ce couple. Il est aisé de naviguer d'une personne à une autre, ou, à partir d'un ancêtre, de trouver les descendants et la famille de chacun, à l'aide d'un simple clic de souris. L'affichage peut se faire pour un individu ou un couple, selon l'onglet choisi.

Comme toute banque de données ou logiciel, il faut l'utiliser pour en apprendre le fonctionnement. Son utilisation est très facile et quelques dizaines de minutes suffisent pour se tirer d'affaire.

C'est l'acquisition la plus récente du centre informatisé de recherche de la Société.

BMS 2000 ET LA RECHERCHE

Par : **Jacques Plante**

Pour le bénéfice des nouveaux membres utilisant la banque de données BMS 2000, il nous fait plaisir de répéter un article déjà paru dans le Le Lévis généalogique.

La banque de données BMS 2000 est un outil très intéressant pour la recherche de baptêmes, mariages et sépultures. Cependant, elle permet aussi d'effectuer des recherches plus sophistiquées qui peuvent nous dépanner et nous mettre sur une bonne piste. Voici des trucs très utiles.

Pour trouver les enfants mariés d'un couple, rien de plus facile : placer les informations connues dans les bonnes cases, dans la section mariages de la banque de données.

Exemple 1 : je cherche les enfants mariés, de sexe féminin, d'un couple. Je connais le prénom et le nom du père et le patronyme de la mère. Étant donné que je cherche des femmes, je coche le bouton radio à gauche de la section Épouse et je tape les renseignements connus dans les bonnes cases. Le résultat sera affiché dans la partie inférieure de l'écran. Ce ne sont que les enfants féminins et mariés qui apparaîtront dans cette fenêtre, puisque nous sommes dans la section mariages de la banque de données BMS 2000.

Exemple 2 : je cherche les enfants mariés, de sexe masculin, d'un couple. Comme dans l'exemple précédent, je connais le nom et le prénom du père et le patronyme de la mère. Je m'assure que le bouton radio à gauche de la section Époux est coché et je tape les informations connues dans les bonnes cases. Les enfants mariés et de sexe masculin seront affichés dans la fenêtre inférieure de l'écran.

Voici un troisième truc pour trouver un mariage célébré vers 1965 et dont vous connaissez seulement le prénom et le nom de l'époux. Vous tapez ces informations dans les cases appropriées et vous tapez le nombre 196 dans case date, soit les trois premiers chiffres de l'année. La partie inférieure de l'écran affichera toutes les personnes correspondantes à ce nom et prénom et dont le mariage a eu lieu de 1960 à 1969 inclusivement.

Je souhaite que ces quelques trucs puissent vous aider à continuer vos recherches.

CENTRE INFORMATISÉ DE RECHERCHE

Le centre informatisé de recherche est ouvert aux jours et heures suivants :

MARDI, DE 13 H À 16 H
JEUDI, DE 19 H À 22 H
VENDREDI, DE 19 H À 22 H

LE DEUXIÈME SAMEDI DU MOIS, DE 9 H À MIDI

**CODE DE DÉONTOLOGIE CONCERNANT
LA RECHERCHE SUR ORDINATEUR
AU CENTRE INFORMATISÉ DE RECHERCHE**

Toute personne désirant utiliser les facilités du Centre informatisé de recherche de la Société de généalogie de Lévis doit :

Connaître* le fonctionnement sécuritaire d'un ordinateur de table et de ses composants physiques (écran, clavier, souris) : manipulation, entretien, ouverture, fermeture...

Connaître* le fonctionnement efficace et sécuritaire de Windows : rôle et fonctions de la souris, de la barre d'outils et de la barre d'état, des fonctions TAB, ENTER, des flèches HAUT de PAGE et BAS de PAGE, ainsi que des flèches déroulantes ligne par ligne, vers le haut et vers le bas...

Connaître* les conditions liées au bon fonctionnement même des programmes et de l'ordinateur : ouvrir deux ou trois fenêtres simultanément, quitter les fenêtres et fermer les programmes avant de fermer l'ordinateur...

** Pour les non-initiés à l'informatique ou aux programmes disponibles, des sessions d'initiation pourront être offertes, en groupe ou individuellement, sur réservation.*

Ne **RIEN** tenter d'ajouter ni d'enlever du bureau à l'écran, et encore moins du disque dur de l'ordinateur.

Ne pas tenter de copier quoi que ce soit sur disquette personnelle 3½ po., mais utiliser plutôt l'imprimante pour conserver les données à retenir pour usage ultérieur.

De préférence, réserver un temps d'utilisation auprès du ou de la bénévole responsable de la garde du centre et respecter l'horaire entendu avec lui ou avec elle.

Dès l'arrivée au centre, s'inscrire dans le cahier de présences, en vertu de la loi sur l'assurance responsabilité civile, puisque la Société y souscrit pour la protection de toute personne présente dans son centre de recherche.

S'il y a des personnes en attente d'utilisation, ne pas dépasser une (1) heure de travail à l'ordinateur ou s'entendre avec la personne en question pour une alternance de travail, voire pour une collaboration.

Voir à régler à la personne en charge du local le coût d'impression selon le nombre de pages imprimées, à raison de 0,15 \$ par feuille.